

**SAINT-BASILE LE GRAND
HOMÉLIE SUR L'ENVIE**



SOMMAIRE

Envie, passion diabolique, funeste surtout à celui qu'elle tourmente; mal incurable, mal pernicieux dont on a vu les tristes effets dès l'origine du monde; attaque et persécute ceux qu'elle devrait chérir davantage; exemple de Saül à l'égard de David, des fils de Jacob à l'égard de Joseph leur frère, des Juifs à l'égard du Sauveur: fuir celui que l'envie possède comme un animal venimeux: manège de l'envieux pour décrier les autres: on peut se garantir de cette passion en apprenant à dédaigner les richesses et la gloire, et à n'estimer que la vertu, avec laquelle l'envie est incompatible. L'envie est peinte dans toute l'homélie avec les traits les plus véritables et les plus naturels; l'orateur la fait parler et agir comme elle parle et agit dans le monde.

Dieu est la bonté par essence, il se plaît à combler de biens tous ceux qui en sont dignes; le démon est plein de malice et l'inventeur de toutes sortes de méchancetés. L'Être bon est incapable de ressentir l'envie; l'envie accompagne toujours le démon. Garantissons-nous, mes frères, de cette passion funeste; ne participons pas aux crimes de notre plus terrible adversaire, de peur que nous ne soyons enveloppés dans la sentence qui le condamne. Eh! si les superbes sont condamnés comme lui, les envieux pourront-ils éviter les supplices qui leur sont préparés?

Il n'est point de passion plus pernicieuse que l'envie. Elle nuit moins à ceux qu'elle attaque, qu'à celui qui l'éprouve et qui trouve en elle un bourreau domestique. L'envie mine et consume ceux dont elle s'empare, comme la rouille ronge le fer. On dit que les vipères ne sortent du ventre de leur mère qu'en le déchirant (1); c'est ainsi que l'envie dévore l'âme qui lui donne entrée. L'envie est une douleur que l'on conçoit de la prospérité d'autrui: voilà pourquoi l'envieux n'est jamais exempt de peine et de tristesse. Le champ d'un voisin est-il fertile, sa maison regorge-t-elle de biens, mène-t-il une vie douce et commode! tous ces avantages désolent l'envieux et entretiennent sa maladie. Il ressemble à un corps nu sur lequel on lance des traits de toutes parts. Un homme a-t-il du courage ou de l'embonpoint, cela blesse l'envieux. Un autre est-il recommandable par sa bonne mine? c'est pour lui un nouveau coup. Un autre se distingue-t-il par les qualités de l'âme, est-il considéré et admiré pour ses lumières et pour son éloquence? un autre a-t-il de grandes richesses, aime-t-il à se signaler par ses libéralités, se met-il à faire part de ses biens aux pauvres, est-il comblé de louanges par ceux qu'il comble de bienfaits? ce sont là autant de traits qui pénètrent et qui percerait le coeur de l'envieux. Ce qu'il y a de fâcheux dans sa maladie, c'est qu'il ne peut la déclarer; il marche les yeux baissés en terre, triste et confus, en proie au mal intérieur qui le dévore. Si on lui demande ce qui le chagrine, il rougit de l'avouer; il n'oserait dire: je suis rempli d'envie et de fiel; le bonheur de mon

ami m'afflige; je m'attriste de la joie de mon frère; je ne puis souffrir le spectacle de la prospérité d'autrui; la bonne fortune de mon prochain fait mon infortune. Voilà ce qu'il dirait, s'il voulait convenir de la vérité; mais n'osant découvrir une plaie aussi honteuse, il renferme au dedans de lui-même le mal qui déchire et ronge ses entrailles.

Il n'y a ni médecin, ni remède qui puissent guérir cette maladie, quoique les écritures soient pleines de recettes pour toutes sortes de maux. Rien ne peut soulager l'envieux, s'il ne voit tomber dans le dernier malheur celui auquel il porte envie. Il ne cesse de haïr un homme heureux, que quand il devient malheureux et qu'il n'est plus qu'un objet de pitié. Il ne se rapproche de lui et ne se déclare son ami que quand il le voit répandre des larmes et déplorer ses disgrâces. Il n'a point partagé sa joie, et il partage ses pleurs. Il plaint le renversement de sa fortune et vante sa prospérité passée, non par un sentiment d'humanité et de compassion, mais pour aigrir sa douleur par le souvenir de ce qu'il a perdu. Il relève le mérite d'un enfant qui vient de mourir, il en fait de grands éloges. Qu'il était beau! dit-il; qu'il avait d'esprit! qu'il était propre à tout! S'il vivait encore, il ne daignerait pas même le gratifier d'un souhait favorable. Cependant s'il remarque que plusieurs parlent avantageusement du mort, il change de manière et reprend ses sentiments d'envie. Il admire les richesses d'autrui, quand elles ont été enlevées par un accident: c'est quand elles ont été ruinées par la maladie qu'il loue la beauté, la force, la santé. En un mot, il est aussi ennemi du bonheur qui existe, qu'ami de celui qui n'est plus.

Est-il une passion plus dangereuse que celle dont nous parlons? c'est le poison de la vie, le fléau de la nature, l'ennemi de Dieu et de ses grâces. N'est-ce pas l'envie qui a poussé le démon à déclarer la guerre à l'homme! guerre par laquelle il s'est attaqué à Dieu même. Ne pouvant souffrir les grands avantages dont Dieu avait comblé l'homme, il s'est tourné contre l'homme, parce qu'il ne pouvait se venger sur Dieu. Caïn a suivi la même conduite. C'est le premier disciple du démon, duquel il a appris l'envie et le meurtre, ces deux attentats dont l'un est une suite de l'autre, et que S. Paul réunit en disant: *Ces hommes qui ne respirent que l'envie et le meurtre* (Rom. 1. 29). Qu'a donc fait Caïn? s'étant aperçu que Dieu comblait Abel de grâces particulières, il en conçut de la jalousie, et pour se venger de l'Auteur des grâces, il fit périr celui qui en était l'objet. Comme il ne pouvait s'attaquer à Dieu personnellement, il s'en prit à son frère et le tua. Mes frères, fuyons l'envie, ce maître d'impiété, ce père de l'homicide, ce destructeur de la nature, cet ennemi du sang et de la parenté, ce vice le plus absurde et le plus déraisonnable.

O homme, pourquoi t'affliger, puisque tu ne souffres aucun mal? pourquoi faire la guerre à celui qui possède quelques avantages sans ravoir causé aucun tort? Que si tu es animé contre lui, quoique tu en aies reçu des services, ne vois-tu pas que tu t'opposes lui-même à ton propre bien. Tel était Saül, pour qui les services importants qu'il avait reçus de David ne furent qu'une occasion de lui déclarer une guerre implacable. Quoiqu'il eût été délivré de ses fureurs

par les sons harmonieux et divins de sa harpe, il lui jeta sa lance et voulut percer l'auteur de ce bienfait. Ce n'est pas tout: le même David l'avait sauvé avec son armée des mains de l'ennemi; il avait effacé la honte que Goliath imprimait à tout son peuple; cependant, parce que de jeunes filles avaient loué plus que lui le jeune vainqueur, parce, qu'elles avaient dit dans leurs chansons: *Saül a tué mille Philistins, mais David en a tué dix mille* (1. Rois. I 8. 7); ces seules paroles et ce témoignage rendu à la vérité, lui inspirèrent contre David une haine mortelle. Après avoir tout tenté pour le faire périr dans son palais, il le bannit de sa cour: et sa haine ne s'arrêtant pas là, il arma trois mille hommes et se mit à leur tête pour le chercher dans les déserts où il se cachait. Si on lui eût demandé la cause de la guerre qu'il avait déclarée à David, il n'en eût pu alléguer d'autre que les services qu'il lui avait rendus, et sa modération à son égard. Dans le temps même où il le persécutait, surpris pendant le sommeil, et pouvant être facilement tué par un ennemi dont il poursuivait la mort, il fut sauvé de nouveau par l'homme juste, qui craignit de mettre la main sur sa personne. Loin d'être adouci par un tel bienfait, il se mit derechef à la tête d'un corps de troupes, et continua de poursuivre le conservateur de ses jours, jusqu'à ce que, pris une seconde fois dans une caverne, il manifesta toute sa perversité, et fit éclater davantage la vertu de son ennemi.

L'envie, sans doute, est l'espèce d'inimitié la plus implacable. Les bienfaits adoucissent les autres ennemis; ils ne font qu'irriter les envieux, qui sont plus indignés, plus affligés, plus désolés, à proportion qu'ils reçoivent de plus grands services. Ils savent moins de gré des bienfaits, qu'ils ne sont fâchés de la puissance du bienfaiteur. Sur quelle bête farouche, sur quel animal sauvage, ne l'emportent-ils pas en cruauté et en férocité. Ou apprivoise les chiens en les nourrissant, on rend les lions traitables en les flattant; les bons offices et les égards aigrissent de plus en plus les envieux.

Qu'est-ce qui a réduit Joseph en servitude? n'est-ce pas l'envie de ses frères? Et ici admirons la robe de cette passion. Pour détourner l'effet de certains songes, ils firent leur frère esclave, espérant que par là il ne serait jamais adoré par eux. Toutefois, si les songes annoncent la vérité, quel moyen d'en arrêter l'effet? si ce ne sont que de fausses visions, pourquoi porter envie à un homme qui est dans l'erreur? Mais la Providence divine disposait les choses de la sorte pour confondre leur malice. Les voies mêmes qu'ils employaient pour empêcher l'exécution des desseins de Dieu, c'est ce qui les fit parvenir à leur fin. Si Joseph n'eût pas été vendu, il ne serait pas venu en Égypte; il n'aurait pas été, pour sa sagesse, victime de la perfidie d'une femme impudique; il n'aurait pas été mis en prison; il n'aurait pas lié commerce avec des officiers de Pharaon; il n'aurait pas expliqué des songes, ce qui fut l'origine de la grande puissance qu'il acquit en Égypte; enfin il n'aurait pas été adoré par ses frères, que la famine amena devant lui.

Mais parlons de l'envie la plus furieuse et la plus éclatante, que la fureur des Juifs a excitée contre le Sauveur. Pourquoi lui portait-on envie? à cause

de ses miracles. Et quel était le but de ses miracles? le salut des malheureux qui avaient besoin de secours. Les pauvres étaient nourris; et Celui qui les nourrissait était attaqué. Les morts étaient ressuscités; et celui qui les rendait à la vie était en butte à la haine. Les démons étaient chassés, et celui qui leur commandait était persécuté. Les lépreux étaient guéris, les boiteux marchaient, les sourds entendaient, les aveugles voyaient; et celui qui opérait ces prodiges de bienfaisance était mis en fuite. Enfin les Juifs livrèrent à la mort l'Auteur de la vie; ils firent battre de verges le Libérateur des hommes; ils condamnèrent le souverain Juge du monde: tant il est vrai que l'envie ne respecta jamais rien!

C'est la seule arme que le fléau de nos âmes, le démon qui se réjouit de notre perte, a employée dès l'origine du monde, et qu'il emploiera jusqu'à la fin pour percer les hommes et pour les renverser. C'est l'envie qui l'a précipité du ciel; il cherche par la même passion à nous faire tomber avec lui dans le même abîme.

Celui-là donc était sage, qui ne permet pas même de manger avec un envieux (Prov. 23.6), voulant entendre tout autre commerce par celui de la table. On a soin d'éloigner du feu les matières inflammables: c'est ainsi qu'il faut nous retirer, autant qu'il est possible, de toute liaison avec les envieux, et nous mettre hors de l'atteinte de leurs traits. Car on ne peut être en butte à l'envie, qu'autant qu'on a avec elle des rapports plus ou moins prochains, selon cette parole de Salomon: *La jalousie de l'homme vient de son compagnon* (Eccl. 4. 4). Non, sans doute, le Scythe ne porte pas envie à l'Égyptien, mais à quelqu'un de sa nation, dans la même nation; les inconnus ne causent point de jalousie, mais ceux avec qui on a le plus de rapports; par exemple, les voisins, les personnes de la même profession et du même âge, les parents proches, les frères, et en général, comme la nielle est la maladie propre du blé, ainsi l'envie est le vice qui altère l'amitié. La seule chose qu'on peut louer dans l'envie, c'est que plus elle est violente, plus elle tourmente celui qu'elle possède. Les traits qu'on lance avec impétuosité sur un corps extrêmement dur, rejaillissent contre celui qui les a poussés: ainsi les mouvements de l'envie, sans nuire à ceux qu'elle attaque, sont des coups portés à l'envieux. Quel est l'homme qui, par sa tristesse, a diminué les avantages de son prochain? mais il se déchire lui-même et se consume.

Combien ne hait-on pas les hommes tourmentés par l'envie? On les regarde comme plus à craindre que les animaux venimeux. Ces animaux ne répandent leur venin qu'en faisant une plaie, de sorte que la partie mordue se corrompt peu à peu et se dissout. Plusieurs pensent que les envieux blessent par leurs seuls regards; que les corps les mieux constitués, les corps dans toute la vigueur et toute la fleur de l'âge, sont desséchés par la malignité de l'envie, et que des yeux des personnes envieuses il coule une humeur qui gâte et altère tout ce qu'elle touche (2). Pour moi, en rejetant cette opinion qui a tout l'air d'une fable du peuple et d'un ancien conte, je dis que les démons, ennemis de tout bien, voyant la grande conformité qui est entre eux et l'envie,

emploient cette passion pour exécuter leurs mauvais desseins, et vont jusqu'à se servir des yeux de l'envieux comme d'un instrument pour opérer leurs maléfices. Et vous n'avez pas horreur de vous constituer le ministre du malin esprit, d'admettre en vous une passion par laquelle vous deviendrez l'ennemi de ceux qui ne vous ont fait aucun mal, l'ennemi de Dieu même, la bonté par essence et incapable d'envie.

Fuyons le plus odieux des vices, un vice de l'invention du démon, une semence de l'ennemi, le précepte du serpent antique, le gage d'un supplice éternel, la privation du royaume céleste, un obstacle à la piété, une route à l'enfer. Le visage seul de l'envieux décèle le mal intérieur qui le consume. Ses yeux sont desséchés et obscurcis, ses joues pendantes, son sourcil refrogné; son âme agitée et troublée est incapable de discerner la vérité. Il ne sait, ni louer une action vertueuse, ni applaudir une éloquence forte et brillante, ni admirer ce qui est le plus digne de notre admiration. Semblables aux vautours qui, dédaignant les prairies et ces lieux agréables d'où se répand une odeur suave, se portent avec impétuosité vers l'infection et la pourriture; semblables encore à ces mouches qui laissent les parties saines pour se jeter sur un ulcère, les envieux ne regardent pas même ce qu'il y a de beau et d'éclatant dans la vie des hommes; ils s'attachent à ce qu'il y a de faible et de défectueux. Si l'on commet quelques fautes, qui sont inévitables vu la fragilité humaine, ils ont grand soin de les divulguer, et c'est par-là qu'ils veulent que les autres soient connus; comme ces peintres malins et grotesques, qui faisant le portrait d'un homme, le font remarquer par un nez de travers, par une loupe, une bosse, par quelque défectuosité et mutilation qui viennent de la nature ou d'un accident. Ils sont admirables pour mépriser ce qu'il a de plus digne de louanges en le prenant du mauvais côté, et pour décrier une vertu par le vice qui l'avoisine. Le courage à leurs yeux est témérité, la sagesse stupidité, la justice dureté, la prudence artifice; l'homme magnifique est fastueux, le libéral est prodigue, l'économe est avare: en un mot, ils ne manquent jamais de donner à chaque vertu le nom du vice qui lui est opposé.

Quoi donc? nous arrêterons-nous à attaquer l'envie? ce ne serait là que la moitié du traitement. Montrer à un malade le danger de sa maladie pour qu'il y apporte une attention convenable, cela n'est pas inutile: mais le laisser là sans essayer de lui rendre la santé, ce serait l'abandonner à lui-même et le livrer à son mal. Que devons-nous donc faire pour empêcher la passion de l'envie de s'emparer de notre coeur, ou pour l'en bannir si elle y est entrée? Premièrement, nous ne devons pas trop estimer les avantages humains, l'opulence, la gloire, la santé: car notre félicité ne consiste pas dans des biens périssables, mais nous sommes appelés à la possession de biens éternels. Ainsi il ne faut porter envie, ni au riche pour ses richesses, ni à l'homme puissant pour l'étendue de son autorité, ni aux personnes robustes pour la bonne constitution de leur corps, ni à l'orateur habile pour son éloquence. Ces avantages, qui sont des instruments de la vertu quand on en use comme il faut, ne font pas par eux-mêmes le bonheur. Celui qui en abuse est à plaindre;

il ressemble à un homme qui tournerait volontairement contre lui-même une épée qu'il aurait prise pour se défendre de l'ennemi. Si l'on voit un homme se servir des biens présents selon les règles d'une droite raison, dispenser avec sagesse ce qu'il a reçu de Dieu, ne pas amasser pour sa propre jouissance, on doit le louer et l'aimer pour son caractère charitable et libéral envers ses frères. Quelqu'un se distingue par ses grandes connaissances, il est honoré pour la manière dont il parle de Dieu et dont il explique les divines Écritures: ne lui portez pas envie, et ne désirez pas que cet interprète des saints Livres garde le silence, si, par la grâce de l'Esprit Divin, il est admiré et applaudi par des auditeurs. Son talent est votre bien, et c'est à vous, si vous voulez en profiter, qu'a été envoyé le don de l'instruction. On ne bouche pas une source abondante: on ne ferme pas les yeux lorsque le soleil brille; et loin d'être jaloux de son éclat, on s'en souhaite la jouissance à soi-même. Et vous, lorsqu'une éloquence spirituelle jaillit avec abondance dans l'église; lorsqu'un cœur pieux, rempli des dons de l'Esprit-Saint, les répand comme d'une source, vous n'écoutez pas ses discours avec joie, vous ne recevez pas ses instructions avec reconnaissance! mais les applaudissements que lui donnent les auditeurs vous blessent! vous voudriez que personne ne louât ses paroles, que personne n'en profitât! Pourrez-vous justifier de telles disputations devant le souverain Juge de nos cœurs? Il faut regarder les qualités de l'âme comme des beautés naturelles. Quant à l'homme riche, puissant et robuste, on doit l'aimer et le considérer s'il fait un usage légitime et raisonnable des instruments communs de la vie, s'il fait part libéralement de ses richesses aux pauvres, s'il emploie ses forces à soulager les faibles, et s'il croit que ce qu'il possède appartient plus aux autres qu'à lui-même. Ceux qui n'ont pas ces sentiments sont plus dignes de pitié que d'envie, parce qu'ils n'ont que plus de facilités pour le vice, et qu'ils ne font que se perdre avec plus d'embarras et de faste. Un riche est à plaindre quand il emploie ses richesses à faire des injustices: mais s'il les consacre à de bonnes oeuvres, elles ne doivent point l'exposer à l'envie, puisque tout le monde en profite; à moins qu'on ne porte la perversité jusqu'à s'envier à soi-même ses propres biens. En un mot, si l'on s'élève par la pensée au-dessus des choses humaines, si l'on n'envisage que ce qui est vraiment beau et louable, on n'aura garde de croire qu'aucun des biens périssables et terrestres soit capable de rendre heureux. Or, un homme qui est tellement disposé que les grands avantages du monde ne le touchent pas, il est impossible qu'il soit dominé par l'envie.

Si vous désirez vivement la gloire, si vous voulez vous distinguer de tout le monde, sans pouvoir même vous contenter de la seconde place (car c'est là une autre source d'envie), détournez votre ardeur, comme le cours d'un fleuve, vers la possession de la vertu. Ne soyez jaloux, ni d'amasser de grandes richesses, ni d'acquérir la gloire du monde. Ces avantages ne dépendent pas de vous. Soyez juste, sage, prudent, courageux, patient dans les disgrâces que vous suscite la piété. Par-là, vous vous sauverez vous-même, et vous posséderez une gloire plus solide par de plus solides biens. La

vertu dépend de nous; nous pouvons être vertueux si nous voulons nous en donner la peine: mais il n'est pas toujours en notre pouvoir d'être possesseurs d'amples richesses, d'une grande puissance et d'une figure avantageuse. Si donc, de l'aient de tout le monde, la vertu est le plus grand des biens, le plus durable, le plus précieux, nous devons travailler à l'attirer en nous: or nous ne l'y attirerons jamais, si notre âme n'est purgée de toutes les passions, et surtout de l'envie. Ne voyez-vous pas que la dissimulation est un grand vice? or c'est un fruit de l'envie, qui apprend aux hommes à être doubles et à déguiser, sous une belle apparence d'amitié, la haine secrète qu'ils couvent dans le coeur; semblables à ces écueils dans la mer, qui ne sont couverts que d'un peu d'eau, et qui causent des naufrages imprévus quand on va les heurter imprudemment. Puis donc que de l'envie, comme d'une source funeste, découlent une mort spirituelle, la perte des vrais biens, la séparation de Dieu, le mépris des lois, le renversement de tout ce qu'il y a de meilleur au monde, suivons le précepte de l'Apôtre: Ne nous laissons pas aller au désir d'une vaine gloire, ne nous piquons pas mutuellement, ne soyons pas envieux les uns des autres (Gal. 5. 26); mais plutôt soyons bienfaisants et charitables, nous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu nous a pardonné (Eph. 4. 32), en Jésus-Christ notre Seigneur, avec qui soit la gloire au Père et à l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

1. Il est même parlé dans *Héxaméron*, un ouvrage des six Jours, de ce fait des vipères, qui est reconnu pour faux par les naturalistes.

2 St. Basile va déclarer qu'il rejette cette opinion; mais il en proposera une autre qui pourrait lui être contestée.



2015